

ETC



Discuter l'urgence à deux voix ou l'urgence de témoigner

Jean Marois and Jean-Émile Verdier

Number 60, December 2002, January–February 2003

Poïétique de l'urgence

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35308ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Marois, J. & Verdier, J.-É. (2002). Discuter l'urgence à deux voix ou l'urgence de témoigner. *ETC*, (60), 30–31.

DISCUTER L'URGENCE À DEUX VOIX OU L'URGENCE DE TÉMOIGNER

Une tournure d'esprit

- L'écrivons-nous cet article, ou pas ?
- Bien sûr que nous l'écrivons.
- Même s'il y a une certaine obscurité à intellectualiser l'urgence ?
- N'est-ce pas, là, la meilleure raison ? Allons, parlons.
- Tu as dit : « L'urgence au fond, je n'en sais rien. Ce qui ne m'empêche pas de l'éprouver. »
- Oui. L'urgence n'est pas une affaire d'entendement, mais d'action. Les médias en font cependant une telle constante de nos vies à travers les spectacles qu'ils en dressent, que bien que nous n'en sachions *presque* plus rien, nous la savons dénaturée. L'urgence, elle, ne semble plus être que ce qui excite et effleure notre sensibilité mise à mal par le fouillis qu'incarne le monde actuel.
- Au fond, même les actualités ont été prises au piège de l'urgence comme spectacle.
- Oui. Elles se tiennent prêtes à bondir sur le moindre événement, sur la moindre lueur de vie en train de vaciller.
- Tu m'as ensuite précisé que les propos que tu tenais ne reflétaient pas ta pensée, mais se faisaient l'écho d'une tournure d'esprit généralisée dont tu t'es fait le témoin.
- Oui. Cette tournure d'esprit est telle que la fiction et le réel s'échangent des possibilités et des probabilités de voir se réaliser ce que l'imagination a peut-être toujours su inventer, ou du moins imaginer : la fin des temps.
- Un peu comme si le scénario était écrit, et que les acteurs étaient en train de se préparer en coulisse tout en sachant que le spectacle ne doit pas avoir lieu.
- C'est ça. La tragédie doit être toujours différée. Mais en même temps, il faut toujours être prêt à la jouer.
- Au fond, l'apocalypse fait notre affaire à partir du moment où s'est installé en l'être humain un ressentiment à l'égard de la vie, de la savoir tout simplement plus forte que lui. Cette tournure d'esprit a-t-elle une histoire ? Ou bien a-t-elle toujours existé ?
- Je ne témoigne que du présent. Je constate seulement qu'aujourd'hui l'esprit ne se formalise pas de savoir si ce qu'il saisit est réel ou s'il s'agit d'une représentation. C'est tout.

Élaboration d'une question

- L'urgence...
- ...il faudrait peut-être définir le mot avant de continuer.
- Je t'en prie.
- Non, à toi l'honneur.
- Si tu insistes. Eh bien, l'urgence m'apparaît référer au cas particulier d'une situation où le protagoniste se doit d'agir. Quelque chose dépend de son action ou de

sa non-action; il peut s'agir de son bien-être, de sa vie même, ou du bien-être et de la vie d'autrui, groupe, société, ou civilisation. L'urgence fixe un point de non-retour, où même ne pas agir devient un acte. Urgence et action iraient de pair. Or l'action, toute action, l'acte en soi autrement dit, engendre chez celui ou celle qui l'accomplit la possibilité de cette étrange sensation de pouvoir littéralement sentir au toucher le fait d'exister.

- Agir, et se sentir exister, bien évidemment ! L'action est toujours une action pour se sauver du danger, se sauver de la mort.
- Et il y en a qui tue de ne pas s'être aperçu que la mort est en soi.
- Ou de s'en être trop aperçu, je réfère au personnage de M. Meursault, le narrateur du récit dans *L'Étranger* d'Albert Camus.
- De là à conclure que l'action a la faculté de donner une texture à l'être, si par être, on entend la sensation d'exister, vivant ou mort, il n'y a qu'un pas...
- ... que l'*existentialisme* franchira en travaillant à une phénoménologie de l'existence. Bien sûr, la sensation d'exister n'est pas nécessairement une sensation agréable. Chez Antoine Roquentin, l'anti-héros du récit *la Nausée* de Jean-Paul Sartre, l'existence s'exprime par une irrépressible nausée par exemple.
- Roquentin aurait en quelque sorte le *courage* d'éprouver la sensation d'exister en passant par la nausée, comme l'artiste a le courage de se mettre en situation d'urgence pour éprouver l'art.
- Roquentin est surtout un personnage de roman qui passe par la nausée, parce que son créateur, Sartre en l'occurrence, le fait passer par la nausée. C'est toi qui fait passer l'artiste par le courage. Nous reparlerons d'héroïsme un peu plus tard, si tu veux bien. La question est plutôt de savoir pourquoi « être en situation d'urgence » paraît aujourd'hui une forme adéquate pour représenter la sensation que l'on éprouve dans ces moments tout à fait précis où l'on se sent exister ?
- Tu te demandes autrement dit pourquoi aujourd'hui c'est l'urgence qui donne une texture à l'expérience ? Pourquoi ce n'est plus le doute cartésien, le désir de savoir des Lumières, ou la ferveur romantique ?
- Oui. Pourquoi le concept d'urgence devient-il un concept tout à fait acceptable pour représenter « objectivement et universellement » l'existence ? Pourquoi ce que chacun sait par expérience de l'urgence est-il ravivé, par des moyens on ne peut plus discutables, pour étayer la fabrication d'un concept capable de représenter ce qu'exister veut dire ?
- [silence]

Contrôler l'expérience

- « Exister »... Je n'ai plus confiance en l'existence. Ou plus exactement, je tremble à chaque fois que j'entends dire ce que vivre veut dire. Il n'y a pas de savoir sans que le savoir ne soit pas extrait par le sujet lui-même d'une expérience qui a été sienne. Mais aujourd'hui, s'agissant de savoir, il ne s'agit plus de savoir à partir de l'expérience mais à partir d'un concept livré clé en main; l'urgence est un de ceux-là.

— Ce contrôle de l'expérience par le concept n'est pas sans rapport avec la sacralisation de la méthode scientifique où, comme nous le savons, il s'agit d'établir un protocole de recherche qui permette de maîtriser tout ce qui est susceptible d'entrer en ligne de compte dans la production d'un phénomène pour se donner ainsi les moyens d'induire les tenants et les aboutissants du phénomène en question.

— D'accord, mais je te rappelle que nous ne nous sommes pas donnés pour travail de trouver des raisons au retour en force de l'usage du concept d'urgence. L'urgence est une manière héroïque de désigner une monumentale impasse, y compris celle du scientisme.

— Du « scientisme » ?

— Il faut tout de même distinguer la méthode scientifique du pouvoir hégémonique, pour ne pas dire de l'explication héroïque que certains cherchent à obtenir en se réclamant de la science, justement.

— Les impasses attirent les héros.

— Qui d'autre décrète d'ailleurs les états d'urgence ?

— Les tyrans et les cyclones !

— Et...

— L'urgence sert le retour en force de l'idée de Sauveur.

— Autrement dit, toute urgence a son héros.

— Toute urgence a son héros.

L'artiste urgentologue

— De quelle urgence l'artiste serait-il dès lors le sauveur ?

— Je t'avais bien dit que nous allions y revenir.

— À quoi ?

— Au courage.

— Soit.

— Tout d'abord, il faut préciser que ce sont les discours qui font de l'artiste un héros.

— Un génie.

— Un génie, si tu veux.

— Et qu'est-ce que les discours ont trouvé pour se permettre de faire de l'artiste un génie ?

— Ils changent le monde ! Ces héros *font* l'histoire, *profèrera* le discours. Et s'ils ne la font pas, ils participent de si près au changement, qu'on doit leur en être tout aussi redevable. Parmi ces braves, il y en a bien quelques-uns qui croient à ces propos d'universitaires. Les autres sont tout simplement à l'atelier, seuls, coupés du monde, en train de s'astreindre à des situations d'impasses.

— Et ces impasses exposées seront lues comme des états d'urgence décrétés...

La vérité comme exactitude

— ... par des philosophes du désespoir, oui. Mais qui cette esthétique du désespoir sert-elle ?

— Je tournerais la question plutôt ainsi : À quelle fin l'urgence est-elle convoquée ?

— Chose certaine, les témoignages de l'artiste se voient transmués en prophéties. Et ils s'érigent du coup en autant d'écrans faits à la vérité.

— À la vérité ?

— Oui, à la vérité que l'art est illusion.

— Attends, attends; la vérité, l'art, l'illusion, je sens

l'entourloupe.

— Tu m'accorderas que l'œuvre d'art appartient pleinement à la grande famille des images.

— Oui. Et cela ne fait aucun doute.

— Tu m'accorderas aussi que l'artiste use de l'illusion non pas pour tromper mais pour révéler.

— Ah! Nous y voilà. Je te l'accorde en autant que tu précises comment l'artiste procède.

— Tiens, tiens, souhaiterais-tu te faire artiste ?

— Non, bien évidemment non. J'entends bien que l'artiste ne travaille pas à l'application d'une recette. Mais ce retournement de l'illusion en une révélation relève bien de quelque logique récursive, qui permet justement de parler d'art et non pas de recette.

— En art, la solution que l'artiste trouve au problème qu'il s'est posé rend présent le problème sans le résoudre, parce que sa solution est à chaque fois particulière pendant que le problème, lui, est toujours d'ordre universel.

— L'artiste expose une impasse...

— ... à travers la solution particulière qu'il a trouvée pour s'en sortir.

— Et le discours y perçoit de l'héroïsme.

— Et le discours y perçoit de l'h-é-r-o-i-s-m-e.

— Qu'est-ce qui permet une telle récupération de l'art par le discours ?

— Par la Culture...

— Par la Culture, si tu veux.

— La proposition plastique de l'artiste ouvre une scène sur laquelle rien n'est impossible. Or c'est précisément ainsi qu'il arrive à représenter l'impossible (nous parlions d'impasse tout à l'heure). Comment représenter l'impossible sinon en le représentant sous les traits de son dénouement ?

— Le dénouement serait donc illusoire, mais c'est lui, en véritable dispositif de représentation, qui permettrait de rendre compte, de mettre en représentation, l'impossible ou l'impasse...

— ... et de mettre en représentation la nodalité, si je puis dire.

— C'est-à-dire ce qui rend l'impossible impossible, si je te comprends bien.

— Oui... et que l'artiste a su repérer. Et tout dans un tel mode opératoire permet d'y projeter une logique de l'urgence.

Après un silence qui parut une éternité...

— Il est trop tôt pour dire quels « effets secondaires » est en train de produire sur la tournure de nos esprits l'urgence ainsi érigée en un véritable modèle.

— Une chose est sûre, l'usage du concept d'urgence produit un mode de connaissance erroné. Car enfin, à l'instar d'une lalalissade, qualifier une situation d'urgente ou déclarer un état d'urgence, c'est finalement faire l'annonce qu'il est trop tard.

JEAN MAROIS ET JEAN-ÉMILE VERDIER